



L'expérience du retour au Maroc pour s'investir en agriculture

Entretien avec Taoufik

Propos recueillis par Cynthia Gharios et Zhour Bouzidi

Pouvez-vous vous présenter s'il vous plait ?

Je m'appelle Taoufik. J'ai 41 ans et je suis un investisseur franco-marocain. Je me suis installé au Maroc en 2014 après une carrière dans la restauration en France, et j'ai investi dans des terrains agricoles au Maroc. Aujourd'hui je suis un fellah. Être fellah d'aujourd'hui ce n'est plus comme avant, ce n'est plus être un vieux, c'est plutôt faire une autre agriculture. C'est magnifique d'être fellah !

Voulez-vous bien nous parler de votre parcours en France?

Je suis né au Maroc dans la région de Fès. A l'âge de deux ans, nous avons rejoint mon père, qui s'était auparavant installé en Camargue, dans le Sud de la France. Mon père avait suivi son frère aîné dans les années 1960 et avait travaillé durant la plus grande partie de sa vie dans une usine de métallurgie. Comme beaucoup d'émigrés, il était parti en France en

premier, puis avait ramené sa famille dans le cadre d'un regroupement familial.

J'ai fait un parcours scolaire assez normal, et j'ai obtenu un bac professionnel en froid et climatisation. J'ai une bonne formation théorique mais je n'ai jamais travaillé dans le domaine. Après l'obtention du diplôme, j'ai rejoint mon père à l'usine pour un an, avant de me lancer à mon propre compte. J'ai ouvert d'abord une pizzeria en 1999 que j'ai gérée personnellement pendant 5 ans. Ensuite en 2004, j'ai ouvert un autre restaurant dans le même village. Ces deux projets ont très bien réussi chacun à sa manière. J'ai toujours aimé le côté relationnel des restaurants et le contact direct avec les clients.

Après 12 ans de travail intense, je commençais à me lasser un peu. D'autres restaurants ont ouvert dans le quartier, et puis chaque chose en son temps. En 2014, j'ai décidé de vendre mon restaurant et je suis venu au Maroc pour 6 mois d'exploration. Mon frère était déjà rentré au Maroc et j'avais investi avec lui dans deux projets ici. Je voulais voir comment ça se passe. Cette expérience m'a plu, et comme je n'avais plus d'attache en France, je suis resté.

Le retour au Maroc: comment cela c'est passé?

Le retour au Maroc a été graduel. Déjà, quand je le pouvais, je venais au moins un mois chaque année au Maroc pour des vacances. Ensuite, en 2006 mon frère rentre au Maroc et construit une station service sur un terrain de 1,5 ha, un don de notre grand-père. Mon frère, mes parents, et moi avons investi à parts égales dans ce projet. Mon frère est avant-gardiste, c'est un très bon observateur qui avait remarqué les opportunités qui s'offrent au Maroc.

Étant déjà installé au Maroc depuis 2006, il note notamment le besoin d'une station frigorifique pour les pommes de terre et les pommes dans la région de Fès et de Meknès. Cette région est très connue pour ces deux produits. Il me convainc donc d'investir avec lui et nous avons installé la station en 2012. Le frigo a 22 chambres (chaque chambre peut accueillir 9000 caisses et chaque caisse a une capacité de 30kg) d'une capacité totale d'environ 6000 tonnes.

Enfin, en 2014, lors de mon séjour exploratoire je rencontre des gens qui m'expliquent les projets de l'ADA. Ayant une expérience agricole grâce à mon grand-père maternel et mes oncles qui sont tous des fellahs, je me lance en association avec mon frère sur des terrains agricoles. En plus je me sentais de moins en moins à l'aise avec toutes les restrictions en France : les taxations, les normes, le système très rigide. Tout me paraissait saturé. Ce qui n'est pas le cas au Maroc, il y a beaucoup d'opportunités et de potentiel ici. C'est mon frère qui m'a encouragé à venir au Maroc. Je pense que sans mon frère, je n'aurais pas eu le courage de venir m'installer ici. Après tout c'est mon pays.

Quelle est votre relation familiale avec l'agriculture ?

Je me considère comme fils de fellah bien que mon père et ma famille paternelle n'aient pas de relation avec l'agriculture. Cependant ma mère est très impliquée dans ce secteur. Son père est un agriculteur qui a travaillé avec les colons et qui a réussi à accumuler près de 1400 ha de terre. C'est quelqu'un qui a beaucoup « galéré » mais qui a un très bon sens de la trésorerie, une qualité qui lui a permis d'acheter des terres au fur et à mesure. Aujourd'hui ce sont mes oncles qui exploitent les terrains sous la gérance de mon grand-père.

Comment vous êtes-vous lancé dans l'agriculture ?

Quelles étaient vos principales motivations ?

Ma relation familiale avec l'agriculture a été ma motivation primaire pour investir. Si je n'avait pas l'exemple de mon grand-père, je ne me serais pas lancé. En plus, j'étais en contact direct avec les agriculteurs, je posais des questions et j'ai appris beaucoup de chose sur les aléas du métier. Cette relation m'a permis de savoir plus sur le métier, ses problèmes, ses coûts.

Quand je suis rentré au Maroc, mon frère et moi avons pris un premier terrain agricole. De bouche-à-oreille, j'ai appris qu'une personne avait obtenu un projet d'environ 90 ha à travers un appel d'offre, mais n'avait plus le budget pour le finir. C'est un terrain vallonné, domanial, qui avait un problème d'eau. L'investisseur initial fut découragé par le manque d'eau. Mon frère et moi, on s'est dit que, si on n'avait pas d'eau, cela serait en pluvial. Au pire, on ferait de l'olivier beldi. Nous avons donc acheté les parts de la société et nous avons un contrat de location pour 45 ans renouvelables.

En fait, après plusieurs essais, nous avons trouvé de l'eau à 60 m et nous avons creusé des puits traditionnels avec des canaux souterrains pour le stockage (150 m de chaque direction). Ensuite nous avons fait un dépierrage et nous avons développé un système d'irrigation moderne. Aujourd'hui une quarantaine d'hectares sont plantés en olivier intensif (arbiquine, arbosana, et kronikie, un olivier d'Espagne) sur 1.10*4m. Nous sommes à la pointe de la technologie pour la production d'oliviers. Le reste est planté en blé qui sera remplacé par des pêches nectarines en 2019. Afin de planter la nectarine, nous avons fait une demande de changement de projet avec l'ADA. Ce changement était très facile, les gens à l'ADA sont très compréhensifs et ils font un bon accompagnement.

Pour l'instant, nous sommes dans l'attente que les arbres grandissent. Il y a sûrement des risques, comme partout en agriculture, mais on estime avoir tout sous contrôle.

Maintenant nous sommes sur le point de nous lancer sur deux autres terrains de plus de 50 ha. Nous espérons planter le premier terrain entièrement avec des arbres de pêches nectarines que nous achèterons de chez mon grand-père. Nous sommes entourés par des techniciens et ingénieurs qui nous conseillent.

Quel rôle a joué le Plan Maroc Vert (PMV) dans votre parcours ? Comment et par quel biais avez-vous pris connaissance de ce programme ?

A mon avis, le PMV a joué un très grand rôle dans le développement agricole. C'était un tremplin pour l'agriculture marocaine. C'est un projet qui a beaucoup aidé les paysans et les investisseurs. Le PMV c'est une aubaine. L'agriculteur est protégé, les investissements personnels sont

minimes et les subventions aident beaucoup. Par exemple, je n'ai investi que 30% du coût total de l'investissement, ce qui n'est pas grand chose.

Personnellement je ne me serais pas lancé dans l'agriculture sans le PMV. J'aurais peut-être investi mais à petite échelle, ou dans une agriculture d'amateur. Maintenant je suis dans le secteur, je peux avoir des terrains pour pratiquement rien. Et en plus on te donne des subventions avec des dossiers qui ne te font pas « galérer ». C'est excellent.

Je suis un paysan, moi. Un investisseur c'est une personne qui vit en France et qui n'est pas en contact direct avec la terre. Moi je vais tous les jours au champ, ma profession c'est fellah. Je ne suis pas un fellah qui va chipoter des produits de base. J'essaie de faire au mieux, avoir les meilleurs techniques, avoir les meilleurs renseignements, être encadré au mieux, pour avoir un résultat satisfaisant.

Quel bilan faites vous de votre expérience en agriculture au Maroc, 4 ans après votre installation ? Encouragez-vous aujourd'hui des jeunes comme vous à s'investir en agriculture, et sous quelles conditions ?

Bien qu'installé depuis déjà 4 ans sur des terrains agricoles, je n'ai pas encore touché un centime de l'agriculture (hormis le frigo bien sûr). Je suis encore en phase de dépense et non de récolte. Mais c'est une très bonne expérience jusqu'à maintenant. Avant je ne savais rien de l'agriculture, mais à force d'être sur le terrain et avec les professionnels, j'ai beaucoup appris. Je regarde sur le long terme, et le futur me paraît positif.

Le conseil de base que je donnerais à un futur investisseur serait de bien prospecter, de bien savoir ce qu'il fait, de ne pas se jeter à l'aveuglette, d'écouter les vieux, les fellahs locaux, et du sérieux, beaucoup de sérieux. Et de la chance bien sûr !

De façon plus générale et d'après votre expérience, comment percevez-vous l'agriculture au Maroc d'aujourd'hui, et quelle est votre vision de ce secteur ?

Le Maroc se développe assez rapidement. L'agriculture aujourd'hui est différente de celle d'il y a 15 ans. Il y a plus de facilités et de subventions à travers le PMV. Cependant, pour gagner il faut de la quantité. Il n'y a que les meilleurs agriculteurs qui vont rester, peut-être des petits, mais surtout des bons techniciens, des gens qui savent travailler, des gens qui n'ont pas droit à la faute. Les « amateurs fellah », cela va disparaître.

Les pseudo-fellahs c'est-à-dire les fonctionnaires et les bourgeois qui ont investi dans l'agriculture, eux aussi vont disparaître même s'ils sont bien conseillés. Quand le propriétaire n'est pas dans le champ et sur le marché, un gérant peut faire ce qu'il veut et le propriétaire ne peut pas savoir.

Le challenge aujourd'hui au Maroc c'est qu'il ne faudrait pas qu'il y a une sous production, mais un équilibre. Si par exemple le kilo de pomme de terre est à 5 dirhams, cela ne sera pas possible pour une grande partie de la population. Toute la production du Maroc ne devra pas aller à l'export. Les produits de base ne doivent pas devenir des denrées chères et non accessibles à une grande majorité de la population.

Comment percevez-vous l'Union Européenne comme zone possible d'export ?

L'Union Européenne, c'est « mort » ! Il y a trop de lois et de restrictions. Personnellement je ne me pose pas trop la question du marché européen ou de leurs lobbies parce que cela ne m'intéresse pas. D'ailleurs je n'ai aucune certification sur mes terrains.

Le potentiel de marché pourra être l'Afrique subsaharienne et les pays du Golfe. Si on arrive à avoir de bons contrats avec des pays comme la Mauritanie ou le Nigeria, nous n'avons pas besoin de l'Europe. Chacun distribue sur son territoire et tout le monde est content.

Enfin quelles sont vos aspirations pour le futur ?

Je suis quelqu'un d'assez nationaliste, et j'aime mon pays ! J'aime aussi la France, c'est mon deuxième pays mais aujourd'hui j'ai plus d'opportunités ici. Je souhaite rester là et développer l'agriculture en exportant et en faisant de la transformation. Je ne veux pas faire ce que tout le monde fait (immobilier ou tourisme...), je vois à long terme et c'est l'agriculture qui m'intéresse plus.

Mais je veux passer à une vitesse supérieure. Plusieurs options seront envisageables comme par exemple une marque personnelle d'huile d'olive ou une industrie agro-alimentaire. Je voudrais laisser quelque chose à mes enfants et à mes petits enfants qu'eux pourront développer. A l'heure d'aujourd'hui, j'ai déjà beaucoup investi. J'aimerais bien investir avec quelqu'un qui est déjà dans le domaine de l'agro-alimentaire qui pourrait apporter un savoir-faire et un financement complémentaire. J'aimerais développer une agro-industrie qui serait en relation avec ce qui

se produit déjà ici au Maroc. Aujourd'hui je pense avoir fait ma place ici, je me sens équilibré et bien dans mes baskets !